

Dimitra Kolonia

Penser la psychanalyse, pour quoi faire * ?

L'idée de « penser la psychanalyse », et la proposer comme thème, émane de mes interrogations actuelles. J'ai déjà commencé à tirer certains fils de cette question à Athènes et à Milan, et je poursuis aujourd'hui, non pas avec un texte abouti, mais plutôt avec un fil qui n'est pas arrivé au bout.

C'est une pensée qui m'a poussée à choisir ce thème. Un collègue m'invitait à donner un titre dans la thématique plus large de « Penser la psychanalyse ». À la suite de quoi, une pensée s'est imposée en moi : « J'ai passé des années en analyse pour me débarrasser de mes pensées et maintenant (AE) je me retrouve à penser l'analyse ! »

Paradoxe ? Ce sujet analysant, qui se débat avec ses pensées durant l'analyse, est-il le même sujet qui pense l'analyse, une fois celle-ci terminée ? Ne serait-ce pas paradoxal d'attendre de l'analyste de penser l'analyse alors que, dans son acte justement, il n'opère pas en y pensant ? Qu'est-ce, penser l'analyse ? Qu'est-ce qui pousse à le faire ?

« Penser l'analyse » est la voie pour l'analyste pour s'interroger sur ce qu'il fait, et mettre au travail la façon dont il pense l'analyse. J'entends l'analyse comme un processus, une expérience structurée. Et c'est parce qu'elle est structurée, Lacan dit qu'elle « se poursuit à l'intérieur d'une règle ¹ », qu'elle peut être pensée comme telle, et au-delà donc de la propre cure. Qu'elle puisse être pensée ne veut pas dire qu'elle est automatiquement pensée.

C'en est une possibilité qui est liée aux limites du savoir, au manque au savoir, qui émane de la nature même de l'inconscient. Cette nature, nous dit Lacan, bien qu'elle puisse être repérée, n'est pas pour autant forcément pensée.

*[↑] Intervention présentée le 11 janvier 2025 à Paris, dans le cadre de l'Espace AE, lors d'un après-midi de travail intitulé « Penser la psychanalyse, pour quoi faire ? ».

1.[↑] J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 19 mai 1965.

« Au temps de Théodore Reik, cet auteur a pu donner l'étonnement comme le signal [...] qui, à l'analyste, désigne qu'il appréhende l'inconscient, que quelque chose vient de se révéler qui est de cet ordre, de l'expérience subjective de celui qui passe tout à coup, et aussi bien sans savoir comment il a fait, de l'autre côté du décor. » Et Lacan continue en posant une question : « Cela doit-il suffire pour que l'analyste, pour autant qu'il a pu depuis repérer le déroulement régulier d'un processus, sache forcément où il est ni même où il va ? Une nature peut être repérée sans être pensée et nous avons assez de témoignages que, de ce processus repéré, beaucoup de choses [...] en tout cas les fins, restent pour lui problématiques. La question de la terminaison de l'analyse et du sens de cette terminaison n'est point, à l'heure actuelle, résolue. Je ne l'évoque ici que comme témoignage de ce que j'avance concernant ce que j'appelle le repérage qui n'est point forcément un repérage pensé ². »

Autrement dit, le repérage ne fait pas forcément savoir. Penser la psychanalyse est une nécessité qui pallie le manque d'un savoir qui serait « totalité close ³ ». Ce qui pousse le psychanalyste à penser la psychanalyse, c'est une position d'ignorance, mais pas n'importe laquelle.

Ce n'est pas l'ignorance du sujet analysant dans la cure, qui, comme dit Colette Soler, je la cite de mémoire, a la grâce de ne pas savoir ce que suppose l'inconscient, qui ne veut rien savoir sur sa castration et sa jouissance. Horreur de savoir, dit-on. Il est sous transfert, c'est-à-dire que son analyste est à la place du sujet supposé savoir pour lui.

Pour l'analyste, qui est responsable de l'inconscient, pas de grâce. Au terme d'une analyse, ignorance et savoir ne sont plus au même endroit qu'avant. Le repérage du fantasme a un effet de désamour avec la vérité et l'association libre. Cela n'est pas sans effet au niveau du savoir. Le sujet arrête de croire que la vérité de son fantasme dit vrai. Il découvre le mirage de cette vérité qui ment, alors qu'il la croyait vraie. « La vérité ce n'est pas le savoir ⁴. » Division.

J'ouvre une parenthèse pour dire que ce moment, loin d'être conclusion, est coupure. Il peut ouvrir un passage vers un savoir, nécessaire pour la poursuite et la fin d'une analyse. Le passage de l'analysant à l'analyste passe par là. Ce savoir porte sur la jouissance du sujet. Au terme du processus, le sujet découvre, en éprouvant, en concluant, que la jouissance n'est

2. ↑ *Ibid.*, leçon du 6 janvier 1965, « où il est, ni même où il va », version Staferla.

3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 33.

4. ↑ J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, 4 novembre 1971.

pas de l'Autre. S'identifier à sa jouissance est le signe d'une acceptation de ce que le sujet ne voulait pas savoir, sa castration. Je ferme la parenthèse.

Cette découverte de la vérité-tromperie du fantasme, pour le formuler ainsi, permet au fond au sujet de constater que n'importe quel fantasme ferait l'affaire. C'est ça le mirage, il n'y en a pas un plus vrai qu'un autre, sauf que pour chacun il y en a forcément un, celui qui a valeur de jouissance pour le sujet, sans possibilité de répondre au pourquoi et au comment de cette coalescence. C'est comme ça. Drôle de savoir !

Ainsi, le fantasme n'a plus de portée de sens. L'analysant qui est invité à associer, à dire ses pensées librement, qui cherche le sens de ses formations de l'inconscient, finit par arriver à une impasse avec la quête du sens ; le repérage de son fantasme ne lui en a livré aucun. Cela produit des effets sur l'espace du transfert et l'association libre, avec la chute du sujet supposé savoir et une chute de jouissance prise au sens. Je reviendrai sur ce point.

Ce moment coupure est très important. Le sujet en repérant son fantasme fait l'expérience qu'il était le jouet de celui-ci. Il constate que là où est l'inconscient, « Je » n'est pas. « L'inconscient se présente comme une pensée qui n'est pas *Je* ⁵. »

Ces questions ne sont pas sans lien avec tout ce que la découverte freudienne introduit de nouveau dans le *cogito* de Descartes. Lacan dit : « La technique analytique n'est pensable [...] qu'à partir d'une notion tout à fait articulée du sujet, [...] tel que j'ai essayé de le focaliser autour d'une certaine conception de ce qu'est l'expérience du *cogito* cartésien et de ce qu'il introduit de nouveau du point de vue de l'être quant à la position pensée de celui qui va s'offrir à la psychanalyse. Il n'est point nécessaire pour autant que le sujet le sache, si la formule clé qui nous donne la place dans l'expérience de l'inconscient, c'est, *il ne savait pas que* ⁶. »

Au sujet de Descartes qui s'affirme « Je suis » par le seul fait de penser, « Je pense donc je suis », l'inconscient introduit une nouvelle dimension selon laquelle le « Je pense » ne va pas avec le « Je suis ». Ainsi, le sujet, divisé, n'est pas là où il pense être, il ne dit pas ce qu'il pense dire.

« Le *cogito* est un raccourci d'être celui qui pense. Pas besoin de poser la question de l'être », nous dit Lacan, « c'est un rejet de l'être. Il est refus du dur chemin du penser à l'être, et refus du savoir, qui doit parcourir ce chemin. [...] La démarche de Descartes consiste à mener l'autre sur le

5. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La Logique du fantasme*, Paris, Le Seuil, 2023, p. 131.

6. [↑](#) J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse, op. cit.*, leçon du 17 mars 1965.

long chemin de renoncer à toutes les voies du savoir ⁷ ». L'inconscient introduit une nouvelle dimension qui est en rupture à l'endroit aussi bien du sujet que du savoir.

Dans le séminaire *La Logique du fantasme*, pour rendre compte du sujet de l'inconscient, Lacan présente l'inverse du *cogito* ⁸. Il s'agit d'une alternative selon laquelle « *ou je ne pense pas, ou je ne suis pas* ⁹ ». Cela donne : « *Ou je suis là où je ne pense pas, ou je pense là où je ne suis pas.* » Si Lacan utilise la négation, c'est parce que chaque terme de l'alternative se constitue à partir d'une perte et il formule son *cogito* à partir d'elle ¹⁰.

Ce « ou/ou » implique que le sujet ne peut pas choisir les deux en même temps. C'est ça le prix de l'inconscient, effet de langage. De cette position ou/ou, le choix qui reste pour le sujet entre les deux opérations n'est qu'un choix forcé, aliénant. L'aliénation consiste dans le fait que, le sujet ne pouvant pas en même temps et penser et être, non seulement il est obligé de choisir entre deux pertes, mais son choix est forcé : il choisit la moins pire. La moins pire aboutit au « Je ne pense pas ». Pourquoi ?

Avec le *cogito*, l'instauration de l'être repose sur le « Je ¹¹ ». Dès lors, il faut nécessairement aller vers le « Je ne pense pas », qui ne récusé pas l'existence du Je. Dans ce choix, il y a bien un « Je » qui ne pense pas, mais dont l'être n'est pas nié (je suis là où je ne pense pas). « On n'est jamais si solide dans son être que pour autant qu'on ne pense pas, chacun sait ça ¹². »

Par contre, le choix du « je ne suis pas » récusé l'être du Je. Lacan dit le « Je, comme ne suis pas ¹³ ». Le « Je » n'a pas d'être, le « Je » n'est pas, il est disparu, il est refoulé. C'est un choix impossible pour le sujet, car il ne peut pas choisir de ne pas être (« Je ne suis pas »). Ainsi, le sujet, forcé, choisit l'opération de l'aliénation, le « Je » au prix de ne pas penser, ne pas s'interroger sur son être.

Le « Je ne pense pas » concerne les pensées de l'inconscient, les pensées dont je ne veux rien savoir. En n'y pensant pas, le prix à payer est la méconnaissance, « il ne savait pas que », la méconnaissance de la division,

7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La Logique du fantasme, op. cit.*, p. 118-120.

8. [↑](#) *Ibid.*, p. 95. L'inverse du *cogito* « est un joint entre le Ça et l'inconscient » (J. Lacan, « L'acte analytique », dans « Comptes rendus d'enseignement », *Ornicar ?*, n° 29, Paris, Navarin, 1984, p. 14).

9. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La Logique du fantasme, op. cit.*, p. 111.

10. [↑](#) *Ibid.*, chacune « se solde par un manque essentiel ».

11. [↑](#) *Ibid.*, p. 122. « Dès lors que c'est le Je qui a été choisi comme instauration de l'être, nous n'avons pas le choix – il faut aller vers le Je ne pense pas. »

12. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique*, Paris, Le Seuil, 2024, p. 95.

13. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La Logique du fantasme, op. cit.*, p. 122.

le rejet de l'inconscient. En n'y pensant pas, il y a rejet de l'Autre. « Le fait de l'aliénation [...] est [...] fondé sur le rejet de l'Autre ¹⁴ ».

Face à l'aliénation, le « Je ne suis pas » peut devenir un choix, grâce à la psychanalyse. Lacan appelle cette opération, vérité. La position du « Je ne suis pas » est corrélative de la fonction de l'inconscient. « Par l'effet de cette opération, qui part du "je ne suis pas" et de l'inconscient, quelque chose d'autre qui a rapport à la sexualité se manifeste à partir des pensées de l'inconscient ¹⁵. »

Dans l'inconscient, on ne peut pas articuler « donc je suis ¹⁶ », car « ça parle ». Le savoir qu'est l'inconscient est insu du sujet, l'inconscient travaille seul. Si le « Je » est refoulé, disparu, « il est à retrouver dans chacune de ces pensées ¹⁷ » qui constituent l'inconscient. Ainsi, le sujet en faisant le pari de l'analyse ramène l'interrogation sur l'être et l'Autre qui étaient rejetés dans l'aliénation.

Retrouver le « Je » refoulé dans l'inconscient est possible par la voie de l'association libre et la recherche du sens. Par l'institution de l'analyste comme sujet supposé savoir et l'ouverture de l'espace du transfert.

Par le transfert, l'analysant passe du « Je ne pense pas » au « Je ne suis pas ». De la méconnaissance de l'inconscient, il passe à la quête du sens de ses symptômes. « C'est le sujet aliéné [...] que le psychanalyste met à la tâche analytique. [...] Il le met à la tâche d'une pensée qui se présente en quelque sorte – dans son énoncé même [de l'analyste], dans la règle qu'il lui en donne – comme admettant la vérité foncière du *Je ne pense pas*. Le sujet associe, et librement. Il ne cherche pas à savoir s'il y est ou non tout entier comme sujet, s'il s'y affirme. La tâche à laquelle l'acte psychanalytique donne son statut implique déjà la destitution du sujet ¹⁸. »

L'acte analytique consiste à supporter le transfert, c'est un support donné par l'analyste au sujet supposé savoir. Or, l'analyste n'est pas sujet et le sujet supposé savoir à la fin de la tâche analysante, l'association libre, est destiné à choir. Accepter que l'analysant l'institue comme sujet supposé savoir, supporter le sujet supposé savoir, serait-ce alors une escroquerie ?

Supporter le sujet supposé savoir n'est pas croire l'être. L'analyste a fait l'expérience de cette faille (du sujet supposé savoir) dans sa propre

14. [↑](#) *Ibid.*, p. 121. « Ce qui vient compléter cette partie chue du lieu de l'Autre (comme disparu) est le Ça, qui est support de la pulsion et du fantasme » (p. 139).

15. [↑](#) *Ibid.*, p. 147.

16. [↑](#) *Ibid.*, p. 102.

17. [↑](#) *Ibid.*, p. 142.

18. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique, op. cit.*, p. 110.

analyse. J'ai évoqué ce moment où l'analysant repère la vérité menteuse et déchoit de son fantasme, et qui a comme conséquence une dévalorisation du sens et de l'amour de la vérité conduisant à la chute du sujet supposé savoir.

Alors, l'analyste ne croit pas être le sujet supposé savoir. Il y a déjà pour lui savoir du désêtre du sujet supposé savoir. Il sait de son expérience que la « pensée est aberrante de nature ¹⁹ », comme dit Lacan. Il sait que, bien que les pensées de l'association libre, le sens ne conduisent pas à la fin d'une analyse, n'attrapent pas le réel, ils sont la seule voie par laquelle un sujet peut entrer en analyse et perdre le fil, et passer ainsi d'un « Je ne pense pas » à un « Je ne suis pas ».

La chute du sujet supposé savoir ouvre la possibilité d'un passage du psychanalysant au psychanalyste. Ce moment, électif, est celui où nous supposons l'acte, dit Lacan. Le sujet supposé savoir choit et le psychanalysant aussi choit, et c'est à la place du sujet supposé savoir que l'objet *a* surgit.

« [...] le sujet supposé savoir est réduit à la fin de l'analyse au même *N'y pas être* qui est celui qui caractérise l'inconscient lui-même. Cette découverte fait partie de la même opération vérité. [...] le sujet supposé savoir au bout de l'expérience analytique, c'est un sujet qui, dans l'acte, n'y est pas ²⁰. » L'analyse, par l'opération vérité, « fait passer du niveau de la pensée inconsciente à son statut logique, théorique, et [...], inversement, fait passer du statut du sujet au statut du sujet analysé, pour qui a un sens la fonction de castration ²¹ ».

C'est un dur chemin pour le sujet, comme le dit Lacan. Le chemin va du sujet aliéné du « Je ne pense pas » et du rejet de l'inconscient, au sujet analysant du « Je ne suis pas », qui, *via* le transfert, soutient le sujet supposé savoir, en repoussant ainsi au lendemain le fait de savoir quelque chose de sa division. Le chemin continue avec la chute du sujet supposé savoir et ouvre vers un savoir sans sujet ²².

Ainsi, le sujet analysant qui se débat avec ses pensées en analyse n'est pas le même sujet que l'analysé qui pense l'analyse. Le sujet aliéné qui ne veut rien savoir de sa castration, qui jouit de ses pensées, qui jouis-sens,

19. ↑ J. Lacan, « La troisième », inédit, document, www.valas.fr, p. 67. « Un psychanalyste sait que la pensée est aberrante de nature, ce qui ne l'empêche pas d'être responsable d'un discours qui soude l'analysant [...] au couple analysant-analyste. »

20. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique*, op. cit. p. 103 et 104.

21. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La Logique du fantasme*, op. cit., p. 148.

22. ↑ Le sujet a éprouvé dans son analyse qu'il est joué par son inconscient et que dans *ça parle* il n'y a pas « je ». « Il ne savait pas que », par exemple que tel signifiant est le signifiant de son fantasme.

n'est pas le même que le sujet qui se sait divisé, *dyade*, qui est sorti du vacillement et qui cherche à penser l'analyse dans le but de savoir, un savoir qui manquera toujours. « Je pense donc *se jouit*²³ » n'est pas le même « je pense l'analyse ». Je dirais que c'est le chemin d'un choix forcé à un désir.

Le désir de l'analyste est aussi un désir de savoir, une fois l'horreur de savoir dépassée. Je crois que c'est ce désir qui permet de penser la psychanalyse. Et une nécessité, car le savoir manque toujours et le savoir inconscient, issu de la cure, est toujours partiel, pas tout.

La penser, car si, comme le dit Lacan, celui qui passe de l'autre côté du décor, qui passe à l'analyste, ne sait pas comment il a fait, qu'est-ce qui permet de savoir ce « comment » ? Nous sommes face à un problème crucial, car le psychanalyste est un produit de l'analyse et, dans ce sens, il peut être produit sans qu'il sache le « comment ». Mais dans les cures qu'il a à diriger, savoir ce comment, est-ce que ça change quelque chose ?

Ce problème renvoie, me semble-t-il, à ce qu'il a à savoir, le psychanalyste, autrement dit savoir « quelles sont les conditions qui sont requises pour que quelqu'un puisse se dire je suis psychanalyste²⁴ ». Car il ne suffirait pas d'affirmer : « Je pense la psychanalyse donc je suis psychanalyste » ! Je crois que savoir ce qu'il y a à savoir n'est pas possible sans penser la psychanalyse, autrement dit, sans savoir ce qu'est la psychanalyse. Il s'agit d'un savoir qui formalise l'expérience, sur sa structure, et qui peut éclairer le savoir inconscient issu de la cure.

D'ailleurs, le dispositif même de la passe ne serait pas possible, ni même le témoignage des passants, sans penser la psychanalyse, c'est-à-dire sans saisir la structure de cette expérience, pour pouvoir en témoigner.

Alors, il n'y a pas de paradoxe à attendre de l'analyste qu'il pense l'analyse. « Le psychanalyste dans la psychanalyse n'est pas sujet, et qu'à situer son acte de la topologie idéale de l'objet *a*, il se déduit que c'est à ne pas penser qu'il opère. Un "je ne pense pas" qui est le droit, suspend de fait le psychanalyste à l'anxiété de savoir où lui donner sa place pour penser pourtant la psychanalyse sans être voué à la manquer²⁵. »

Si l'analyste ne veut pas manquer l'analyse, mieux vaut la penser. Pas pendant la cure ! La penser dans le but de savoir comment le psychanalyste

23. [↑](#) J. Lacan, « La troisième », art. cit., p. 50.

24. [↑](#) J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, op. cit., leçon du 5 mai 1965.

25. [↑](#) J. Lacan, « L'acte analytique », dans « Comptes rendus d'enseignement », art. cit., p. 20.

a à mener la cure, « quelles sont les propriétés exigibles de sa position ²⁶ », pour qu'il conduise son analysant à s'y retrouver, à son tour, dans son inconscient. Je dirai alors : penser l'analyse pour savoir.

Le psychanalyste ne peut pas penser la psychanalyse dans l'acte, c'est-à-dire dans la cure, où le « je pense » est inopérant. Dans l'analyse, l'analyste est objet, objet *a*, il cause le désir de l'analysant, « il opère en silence, il ne pense pas, il fait penser ²⁷ ».

Donc, nous pouvons distinguer l'analyste objet, de l'analyste en position de sujet. L'analyste dans le discours analytique, celui de l'acte, et l'analyste qui pense l'expérience analytique, en position d'analysant alors, hors cure, mais dans une école.

Je suis convaincue que sans école, il n'y a aucune chance pour l'analyse. Les sirènes de l'oubli, de l'inertie, poussent les sujets que sont les analystes à l'arrêt de la pensée, en mettant en jeu, voire en danger, l'acte même. Un transfert pour la psychanalyse, qui ne s'adresse pas au sujet supposé savoir, qui émane du désir de l'analyste, me semble être le moteur pour penser l'analyse. Peut-être que, de l'impasse de l'association libre, les analystes sortent en faisant le pari d'entrer dans une autre association, celle d'une école. Dans laquelle ils peuvent mettre au travail leur ignorance.

Dans l'école, les AE ont aussi à contribuer au savoir avec leur ignorance et à penser l'analyse. Témoigner en tant qu'AE, dans le cadre de cette fonction, c'est mon point de vue, est une élaboration en cours qui décolle l'AE de sa propre analyse ²⁸. J'entends ce décollage comme un cheminement qui va du savoir inconscient issu de sa cure, de l'inconscient qui travaille seul, savoir sans sujet, vers un savoir qui conceptualise l'analyse. L'AE est peut-être le témoin de cette nécessité, ce qui ne peut pas se faire sans l'école.

26. [↑](#) J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, op. cit., leçon du 19 mai 1965.

27. [↑](#) C. Soler, « L'objet *a* de Lacan, ses usages », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 5, Paris, EPFCL, 2005, p. 79.

28. [↑](#) Précision ajoutée à la suite de la discussion : j'entends un décollage de l'AE de son témoignage de passant sur sa propre analyse. Un décollage, comme un cheminement, qui amène à penser l'analyse comme processus au-delà de sa propre cure.